

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 64 (1935)

Heft: 15

Artikel: Paul Claudel et les "centres d'intérêt"

Autor: Overney, A.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040819>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le corps enseignant voudra bien recommander l'achat de ce manuel qui a sa place dans chaque famille fribourgeoise.

Ce qu'il importe d'apprendre à nos enfants, c'est que Fribourg est un pays bien vivant, parfaitement capable de remplir la mission que Dieu lui a confiée.

Fribourg est notre patrie. Il importe donc d'apprendre à l'aimer en tout premier lieu, et pour cela, il faut le connaître. Les *Voyages* y aideront notablement.

3. La prochaine vente Pro Juventute.

Nous recommandons la vente de timbres et de cartes qui est prévue pour le mois de décembre. Cette année, le produit de la vente sera destiné aux enfants en âge de scolarité. Il servira à favoriser le séjour au sanatorium ou au préventorium d'enfants malades ou menacés, à procurer des secours, de la nourriture, des vêtements et des fortifiants aux enfants dont les familles sont au chômage.

La vente de décembre 1934 a rapporté environ 12,000 fr. qui ont été distribués à des familles pauvres. Plus il y a de misères à déplorer dans les temps actuels, plus il faut s'efforcer de les soulager par un élan de générosité. On recommande instamment d'acheter les cartes et les timbres auprès des vendeurs, plutôt qu'à la poste, de manière que le bénéfice en revienne entièrement aux enfants de notre canton.

PARTIE NON OFFICIELLE

PAUL CLAUDEL ET LES « CENTRES D'INTÉRÊT »

Ce titre n'est pas un paradoxe. Ou si peu ! S'il est vrai que la méthode des centres d'intérêt enrichit l'enseignement, apporte la joie dans la classe par toutes les fenêtres qu'elle ouvre sur le monde, si elle apprend à l'enfant à observer, à réfléchir, à tirer des choses les leçons qui l'aideront à vivre, ces mêmes choses, ce spectacle du monde et de sa merveilleuse diversité n'ont-elles plus rien à dire aux grandes personnes, sont-elles vides de sens et ne peuvent-elles enrichir nos méditations ? Car nous avons à vivre dans un milieu, nous sommes l'homme d'un métier, nous héritons d'une tradition, de sa richesse d'expérience. « Ce qui a été une fois ne perd plus sa vertu opérante ; elle s'accroît de l'apport de chaque seconde... Je continue plus que l'aïeul dont je suis issu. » (Claudel.) Mais l'homme ne se réduit pas à lui-même et la paix ne nous viendra pas de la terre. Notre méditation doit dépasser ces choses qui ont d'abord enchanté nos regards d'enfants ; nous élèver plus haut que le simple horizon

terrestre ; partant des objets familiers, elle nous conduira vers le Centre définitif, l'origine, le Créateur. Cette richesse qui nous entoure, les souffrances et les joies de nos humbles vies, nos efforts et nos désirs, le clocher de l'église et les champs de blé, les sillons et les saisons, Paul Claudel les a chantés d'un cœur chrétien posant, dès le point de départ, la question précise : « Qu'est-ce que j'ai à faire de toutes ces choses et qu'ont-elles à faire de moi. » (Vigile, II, 1930, p. 143.) C'est le « credo entier des choses visibles et invisibles, l'immense octave de la création ». C'est pourquoi les héros de ses drames, aux prises avec l'univers, ont peut-être quelque chose à nous apprendre, leurs victoires et leurs défaites augmenteront notre provision de sagesse et nous montreront la vraie route aux travers des obstacles, car ne sommes-nous pas comme l'un d'eux, Rodrigue du *Soulier de Satin*, « à travers le nouveau, en marche pour retrouver l'éternel » ?

De tous les drames de Claudel, je songe plus spécialement à *l'Annonce faite à Marie*, dont les acteurs sont si près de nous, dans un milieu simple comme le nôtre. Un paysan et ses filles, Vercors et Violaine, un ouvrier — un compagnon — bâtsisseur d'église, une humble fermière attachée à son foyer. L'horizon ? Un champ de blé, une ferme avec la grande porte de la grange ouverte et de la paille éparses sur le seuil, au chantier. Ces gens vivent dans la droiture et la simplicité, ils sont de rudes optimistes, ils créent de la joie parce que leur cœur est bon. Ils vivent réellement selon la charité, pratiquant les grands et clairs préceptes qui rendent la terre plus habitable et la vie plus harmonieuse. Ils sont ainsi, pour nous, si nous voulons réfléchir, un véritable « centre d'intérêt ». Près de nous par leur métier et leur situation, près de nous par leurs misères qui sont les nôtres, près de nous par leurs soucis, ils nous montrent la grandeur de la tâche et l'âme qu'il faut y mettre. Car Claudel n'est pas un poète des nuées. Son œuvre n'est pas, dans le sens déplaisant du mot, de la littérature, mais bien une école de la vie, lui-même étant un apôtre. « Je n'ai jamais cherché autre chose et toutes mes écritures ne tendent pas à autre chose que d'être un chemin qu'on utilise et qu'on oublie. »

* * *

Connaissons d'abord le chemin. Qui est Claudel ? Deux mots de sa vie suffisent à faire comprendre son œuvre et sa vision de l'univers et de l'homme. Il naît à Villeneuve-sur-Fère-en-Tardenois en 1868. Sa famille étant à Paris, Claudel passe ses vacances et revient souvent auprès de son grand-père dont la ferme et la grange immense — celle de l'*Annonce* — sont dominées par l'église. Villeneuve est, aux confins de la Champagne, un gros village sur un coteau d'où la vue s'étend sur un vaste plateau. Terre dure qui exige un travail patient. Durant la vie ardente des vacances, Claudel est témoin de

l'opiniâtre labeur du paysan. Dès cette heure, il a senti ce « mariage agricole de l'homme avec la terre ». Ces impressions furent très fortes, car les enfants en vacances vivent intensément. Claudel était d'ailleurs turbulent, actif, « hargneux et insociable ». Il aimait à être seul, à voir dans la plaine les taches d'ombres mouvantes que formaient les grands nuages blancs que le vent d'ouest pousse vers l'Allemagne. Ciel immense et grands horizons, vie de lutte, d'efforts ; confiance du semeur, joie de vivre, Claudel goûte ces réalités ; son cœur s'accorde à ces vastes harmonies ; dans *Connaissance de l'Est*, il dira lui-même les impressions de ces heures-là.

« Et je me revois à la plus haute fourche du vieil arbre dans le vent, enfant balancé parmi les pommes. De là, comme un dieu sur sa tige, spectateur du théâtre du monde, dans une profonde considération, j'étudie le relief et la conformation de la terre, la disposition des pentes et des plans ; l'œil fixe comme un corbeau, je dévisage la campagne déployée sous mon perchoir, je suis du regard cette route qui, paraissant deux fois successivement à la crête des collines, se perd enfin dans la forêt. Rien n'est perdu pour moi, la direction des fumées, la qualité de l'ombre et de la lumière, l'avancement des travaux agricoles, cette voiture qui bouge sur le chemin, les coups de feu des chasseurs. Point n'est besoin d'un journal où je ne lis que le passé, je n'ai qu'à monter à cette branche et, dépassant le mur, je vois devant moi tout le présent. La lune se lève ; je tourne la face vers elle, baigné dans cette maison de fruits, je demeure immobile, et de temps en temps, une pomme de l'arbre choit, comme une pensée lourde et mûre. »

Puis ce furent les études au Lycée Louis-le-Grand où Claudel perdit la foi. Il a dit souvent son dégoût du Lycée de ce temps-là, dont l'atmosphère l'empoisonnera et le révoltera. C'était l'époque du naturalisme court et décevant. « Tout ce qui avait un nom dans l'art, dans la science et dans la littérature, était irréligieux. » A ce généreux qui a goûté déjà la joie de vivre, qui est pétri d'optimisme et d'ardeur, qui veut un sens au spectacle du monde, le positivisme d'alors n'offre que des explications sans âme et sans horizons. Pas de réponse à la souffrance, pas de réponse à la mort. Sinon des mots, des lois rigides. Claudel qui vient de voir mourir atrocement son grand-père ne peut se payer de mots. Il se révolte devant l'affirmation de Renan : « Après tout la vérité est peut-être triste. » Il se sent créé pour la joie, il a le dégoût du mensonge, il n'accepte pas le néant. Ces années douloureuses se termineront dans la lumière par un cri de triomphe : Claudel trouve la réponse à son angoisse, il retrouve la foi de son enfance qui le sort « enfin de ce monde hideux de Taine, de Renan, et des autres Molochs du XIX^{me} siècle, de ce bagne, de cette affreuse mécanique entièrement gouvernée par des lois, etc. » (Lettre à Jacques Rivière.)

Il faut lire dans Claudel lui-même (*Ma conversion*) ce que fut cet

enthousiasme lorsqu'en cette après-midi de Noël 1886 il eut tout à coup — assistant aux vêpres à Notre-Dame — « le sentiment déchirant de l'innocence, de l'éternelle enfance de Dieu... C'est vrai ! Dieu existe, il est là, c'est quelqu'un, c'est un être aussi personnel que moi ! Il m'aime, il m'appelle. Les larmes et les sanglots étaient venus, et le chant si tendre de l'*Adeste* ajoutait encore à mon émotion. » C'était la réponse à ses angoisses, à son besoin de vivre, à son horreur du néant. C'était le retour à l'origine. Un retour qui implique des luttes terribles, car « le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes » qui laisse Claudel « comme un homme arraché de sa peau » mais qui le conduira — quatre ans plus tard — à son « ineffable seconde communion ».

De toute sa force que le Lycée n'a pas tuée, Claudel est maintenant un homme nouveau dont la vie de travail et de méditation commence dans une vision nouvelle du monde. L'univers n'est plus une prison fermée. C'est toute cette joie qui forme le lyrisme de *Magnificat*, l'une des *Cinq grandes Odes*.

« Et je fus devant vous comme un lutteur qui plie, non qu'il se croie faible, mais parce que l'autre est le plus fort.

Vous m'avez appelé par mon nom

Comme quelqu'un qui le connaît, vous m'avez choisi

Entre tous ceux de mon âge.

O mon Dieu, vous savez combien le cœur des jeunes gens est plein d'affection et combien il ne tient pas à sa souillure et à sa vanité !

Et voici que vous êtes quelqu'un tout à coup ! »

Quelqu'un par qui le monde, la souffrance, la mort ont un sens.

« Salut donc, ô monde nouveau à mes yeux, ô monde maintenant total !

O credo entier des choses visibles et invisibles, je vous accepte avec un cœur catholique !

Où que je tourne la tête

J'envisage l'immense octave de la création !

Le monde s'ouvre et, si large qu'en soit l'espace, mon regard le traverse d'un bout à l'autre. »

* * *

Ce regard, c'est celui d'un chrétien qui voit le monde au travers de sa foi. Ceci me ramène enfin à mon sujet : *L'Annonce faite à Marie*, et les « centres d'intérêt ». Car *l'Annonce* est une immense « symphonie céréale » où le « divin intervient dans l'humain » selon la parole de Vercors, le maître de Combernon :

« La terre tient au ciel, le corps tient à l'esprit... »

C'est la vie que nous avons tous les jours sous nos yeux, des scènes que nous connaissons dans l'humble cadre de nos fermes, des héros qui sont à notre portée. Des êtres bien réels, enracinés

au sol qu'ils aiment, à l'horizon qu'ils connaissent, ayant les mêmes soucis que nos laboureurs. Mais Anne Vercors, s'il est un agriculteur averti, est un chrétien sincère qui place en Dieu le sens de son travail ; mais la mère qui conduit de son mieux, au travers des obstacles, avec sa souplesse de femme, son ménage de Combernon sait que dans certaines difficultés il ne faut pas chercher à comprendre, mais faire tous ses efforts et « Dieu fera le reste » ; mais Pierre de Craon, le bon ouvrier, le constructeur d'église, qui connaît « la pierre la plus résistante » voit plus haut que son œuvre de ciment :

« Le fruit est pour l'homme, mais la fleur est pour Dieu
Et la bonne odeur de tout ce qui naît. »

Ces êtres ne sont pas des « songe-creux », des indifférents, des automates qui répètent sans se lasser le même geste. Ils savent que le travail est la grande loi de la terre et qu'il faut se préparer à sa tâche et comprendre ce que l'on fait. C'est le moyen d'atteindre le but, car « le temps est court ». Vercors a choisi Jacques Huray pour continuer son œuvre. Il l'a formé avec soin, ne voulant pas d'un maladroit.

« C'est moi qui lui ai tout appris,
Les graines, les bêtes, les gens, les armes, les outils, les voisins,
les supérieurs, la coutume — Dieu —

Le temps qu'il fait, l'habitude de ce terroir antique,
La manière de réfléchir avant que de parler...

Et il n'était point de ceux qui contredisent, mais qui réfléchissent, comme une terre qui accepte toutes les graines. »

Vercors dira plus loin :

« Il faut que tout se fasse. Il faut que les choses soient faites honorablement. »

C'est à cette condition que l'on trouve la joie. Non pas la joie passagère des distractions, mais la joie profonde qui naît du labeur auquel on s'est donné tout entier. Celui qui a labouré de toute la « force de son corps et de six bœufs qui tirent » goûte cette première récompense qui est l'amour de son travail et la paix du cœur.

« Le loriot siffle au milieu de l'arbre rose et doré !

Qu'est-ce qu'il dit ? que la pluie de cette nuit a été comme de l'or pour la terre

Après ces longs jours de chaleur. Qu'est-ce qu'il dit ? il dit qu'il fait bon labourer.

Qu'est-ce qu'il dit encore ? qu'il fait beau, que Dieu est grand, qu'il y a encore deux heures avant midi.

(A suivre.)

A. OVERNEY.